

Tante Claude.

En partant par Quimper, au cours d'un voyage de vacances, je me souvins que je devais avoir par là, dans un village perdu en pleine lande, une vieille grand-tante oubliée qui avait présidé à ma naissance.

Elle nous avait écrit un jour: «Quand vous viendrez me voir, vous ne serez pas longs à me trouver: la première maison sur la route, avec une petite porte verte qui s'ouvre dans les capucines, j'habite là depuis cinquante ans et j'y mourrai vraisemblablement.»

Et ce voyage si longtemps projeté, nous ne l'avions jamais fait. Bientôt, grâce à l'éloignement, aux années qui insensiblement amènent l'oubli et volent les plus chers souvenirs, les relations peu à peu cessèrent: les lettres devinrent plus rares et s'espacèrent de plus en plus.

Grand-tante Claude vivait-elle encore? En ce cas, elle devait être prodigieusement vieille, quarante-huit ans, au moins, d'après mon compte.

La sonnette tinta parmi les feuillages et une vieille paysanne au menton braillant vint m'ouvrir tout éfaré devant mon visage d'inconnue.

—Mlle Claude, s'il vous plaît? Elle me fit signe d'entrer sans rien dire, et j'eus brusquement la vision d'un vieux jardin aux fleurs d'autrefois fleuris, comme une robe empoussiérée: des lis blancs, des roses trémières chiffonnées dans de vieilles soies recées, des tonneaux devant la porte, dorés comme de gardes impériales, aux joyeuses faces épanouies dans leurs couronnes de longe pétales.

Nous primes un corridor très cloître, large comme un préau de cloître, plein d'un impressionnant silence, et la petite vieille en coiffe blanche qui m'avait précédée jusque là de sa marche vive et trotinante, disparut sans que je m'en aperçusse. J'avais devant moi un grand salon monacal, au milieu duquel j'aperçus, blottie frileusement au fond d'un fauteuil, une menue et fine silhouette, une mince figure de très vieille dame, ridée de mille rides, très pâle dans ses dentelles noires.

—Ma nièce!... Ah-ah!... Suzie! Suzie c'est ma nièce! Suzie se montra, acquiesça de la tête sans parler et tante Claude ré pétait toujours: —C'est ma nièce! tu resteras un peu avec nous, hein, petite!... Suzie! apporte les biscuits et les pruneaux confits.

Suzie revint, portant un grand bocal bleu. Grave, muette sous sa coiffe blanche, elle marchait sur le parquet luisant sans faire plus de bruit qu'un reflet glissant sur un lac tranquille.

Le salon où nous étions était une grande pièce froide et nue, aux meubles fanés, au drapier décoloré, dans le style suranné de l'Empire. Un Berger, tenant sa tête de roseau, nous regardait curieusement sur la cheminée près d'une «Salambo» de Saxe qui, la torse renversé, les yeux clos, dormait sous un linceul de fine poussière blanche.

La pendule avait l'air mort, silencieux, son balancier immobile, marquant toujours la même heure, on ne sait quelle heure d'autrefois, à jamais sombrée dans le temps. Une gravité mélancolique, un glacial silence de sanctuaire pesait sur ce salon trop grand où se cahuchaient dans les coins noirs de fantastiques figures d'ombre, tout y était près de finir, les moulures de plâtre s'effritaient, les chaises noires et sans couleur, étaient rongées jusqu'à la trame, et au milieu de ces débris, deux vieilles femmes achevaient de mourir, n'étant déjà plus que de misérables spectres avec une apparence de corps.

Tante Claude me regarda mille questions d'enfant avec une petite voix casée, sans timbre, coupée de silences, intermittente comme un mince filet d'eau qui tombe goutte à goutte d'un roc. Elle allait du coq à l'âne, parlait de tout à la fois, sans la moindre

AU PAYS DIAMANTS

Haison d'idées, oubliant en une minute tout ce que je venais de lui dire. Elle m'emmena au jardin. Au plein jour, elle faisait peur. Était-elle pâle! Était-elle vieille! Elle et moi, dans le vent, si mince, si frêle, que j'avais peur de la voir s'envoler par-dessus le mur dans un tourbillon de feuilles mortes. Ses bras nus sur sa poitrine, son dos replié frileusement, elle était encore plus caduque au milieu du jardin fleuri, dans le printemps jeune d'alentour. On sentait qu'il ne restait plus dans ce pauvre petit corps croulant, dont l'usure faisait frissonner, qu'une toute petite parcelle de vie qui s'éteindrait au premier moment.

Que de souvenirs heureux ou tristes, que de choses passées et mortes avaient dû s'emmêler dans son âme durant sa longue existence! Elle avait vu passer trois générations, et ses yeux devaient se rappeler la vision de certains visages disparus des années de la famille. Une curiosité me vint, penchée à la source familiale, de remonter à travers les ans, le cours de notre obscure lignée.

Comment était-elle, cette grand-mère Guilhemine, notre mère à tous, qui avait vécu en pleine tourmente révolutionnaire, qui allait à travers les bois porter des messages aux «bons» souvent au péril de sa vie, qui avait connu Cadoulad, Bois-Hardy, les héros bretons dont la figure est gravée en cette terrible page de l'histoire.

Grand-tante Claude se recueillait, soudainement grave, faisait effort pour se souvenir.

—Grand-mère Guilhemine, oui, je me rappelle... elle ressemblait à Mme Roland, elle avait un fichu de mousseline noué à la taille, un bonnet de batiste blanche avec des rubans de velours noir.

Et c'était tout ce qu'elle se rappelait, la pauvre tante Claude, l'ombre de l'extrême vieillesse, à l'approche de la grande «Nuit», avait été en son âme ce dernier trait de souvenirs qui persiste longtemps encore après la fin des rêves terrestres.

Tante Claude ne se rappelait même plus... Le soir, devant un petit feu de branches sèches, assise entre ces deux décrépitudes lamentables qu'étaient tante Claude et sa servante Suzie, je songeai à la misère, à l'humiliante lègue de néant qu'est cette dernière épreuve: la vieillesse.

Comme elle prépare bien à la mort, cette dernière période de la vie, où le corps las se penche vers la terre, dans l'aspiration du repos, où l'être se désorganise, s'effrite un peu plus chaque jour!

Nous causions de petites choses enfantines, et elles riaient un peu, les deux pauvres vieillies, répétant quelque fois la même chose, restant au beau milieu d'une phrase, sans pouvoir achever l'idée... «Et alors... et alors...»

—Tout à coup, Suzie qui était à ma gauche se leva, se rangea comme pour laisser passer quelqu'un, et dit en levant les yeux comme s'il y avait eu une personne debout devant elle: —Dieu vous fasse paix, mademoiselle Héloïse, approchez du feu.

A qui parlait-elle? Je ne voyais rien! Tante Claude, elle aussi, avait levé la tête et regardait au même point que Suzie; la mystérieuse visiteuse invisible elle ajouta, elle aussi: —Vous repartez, mademoiselle Héloïse, pourquoy ne restez-vous pas?... Une peur atroce me serrait la gorge, me mouillait les tempes d'une sueur d'angoisse. Étaient-elles folles?... Non, je ne voyais rien, mais je comprenais, moi aussi, qu'il y avait quelqu'un là, devant près de la cheminée, quelqu'un que je ne voyais pas, mais dont je sentais la présence! aussi étrangement que si j'avais distingué nettement ses traits et touché ses mains et ses bras.

Le cœur en tumulte, les yeux dilatés d'épouvante, je devais être terriblement pâle. Tante Claude me pencha vers moi. —N'ayez pas peur, c'est Mlle Héloïse, notre ancienne voisine, qui revient parfois.

—A ce moment, je vis qu'un reposant la chaise vide. Je compris qu'elle s'en allait, et je sentis ce souvenir seul me donner un frisson de cauchemar—je sentis tout contre moi comme un léger frolement de robe.

Tante Claude et Suzie s'enfuyaient des yeux le fantôme qui s'en alla avec un inouïable bruit de pas, à peine perceptible dans le silence ému que nous gardions toutes. A ce moment, il me sembla qu'un vague reflet, une ombre, passa dans leurs prunelles attentives. Mais je ne pus rien, rien saisir de l'étrange visiteuse.

Je ne vis qu'une chose, la porte qui lentement s'ouvrit et très doucement se referma.

Le lendemain, à la pointe d'aube, après une terrible nuit blanche, je quittai en hâte et pour toujours tante Claude, tout éfaré de ce départ inattendu. Je m'efforçais en courrant après un baiser sur sa joue froide, et je la laissai stupéfaite, les larmes en sueurs, dans un geste d'enfantine surprise.

Je n'ai jamais revu tante Claude, mais depuis, durant les tristes crépuscules d'hiver qui noient de sombres les chaudières closes, empuantées de drapées et les meubles dans le mystère des pénombres, j'ai eu bien souvent la vision de la petite maison silencieuse, de l'étrange maison endormie où les murs résonnent à l'assaut entre tante Claude et Suzie, jusqu'à plus, vivantes.

AU PAYS DIAMANTS

Le diamant, cette pure parcelle de carbone cristallisé de la nature distillée dans son sein profond, et dont est si riche la campagne de Kimberley qui vient d'être occupée par les Anglais dans la guerre sud-africaine, le diamant a été de tout temps l'objet de la convoitise des hommes. Si Cecil Rhodes est le Napoléon du diamant, avant lui le diamant eut ses Césars et ses Alexandres.

Dans l'Extrême-Orient, d'où viennent les plus belles pierres connues, des trésors fabuleux s'accumulaient qui firent rêver l'âme des poètes. Sous la dure enveloppe de cette gemme magnétique, sollicitant la pensée, il semble, en effet, qu'un mystère a été enfoui. En elle tout est poésiquement beau. La goutte de rosée qui scintille aux premiers feux du jour «diamant de l'aurore». La beauté est un diamant qui mérite d'être enchâssé dans l'or pur. Les plus beaux yeux du monde ont l'éclat du diamant. De la bouche éloquentes des princesses enchantées, les fées font jaillir des sources de «diamants».

L'amitié, le dévouement, la tendre pitié, le courage, l'honneur, prennent leur source dans l'innétable vertu des courtes «diamants», symbole universel de la parfaite beauté, des âmes et des âtres!

Ce fut aussi le symbole des richesses et de la toute-puissance. La plupart des diamants que l'on découvre sont enveloppés d'une sorte d'écorce laiteuse dont la main de l'homme doit les dépouiller. L'art de tailler le diamant pour faire jaillir de ses mille facettes des feux éblouissants est encore récent.

Dans les beaux ouvrages de la Renaissance nous voyons des diamants sombres, des pierres enfoncées dans le métal comme pour en rehausser la valeur plutôt que comme ornement. Le diamant n'avait pas encore acquis toute sa pure beauté.

Dans les beaux ouvrages de la Renaissance nous voyons des diamants sombres, des pierres enfoncées dans le métal comme pour en rehausser la valeur plutôt que comme ornement. Le diamant n'avait pas encore acquis toute sa pure beauté.

C'est seulement vers la fin du quinzième siècle que fut découvert le moyen de le travailler. Louis de Barquem, un jeune gentilhomme de Bruges, remarqua qu'en frottant l'une contre l'autre la surface de deux diamants ils s'usaient et se polissaient merveilleusement. Il inventa un outillage ingénieux et obtint des résultats admirables. L'art de tailler le diamant était créé. C'était en 1476.

Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, l'un des princes les plus vaillants et les plus magnifiques de son temps, régna alors sur les Flandres. La ville de Bruges, surnommée la Venise du Nord, était le centre des arts et d'un commerce immense. Il est à croire qu'un prince ami du luxe encouragea ces premiers essais d'un de ses sujets. En effet, la tradition veut qu'après la bataille de Morat, où Charles trouva la mort, son corps, dépouillé et à demi enseveli sous les glaces, fut reconnu à la richesse de l'anneau qu'il portait à son doigt.

Cet anneau était orné d'un diamant fameux, le Sancy, qui est encore aujourd'hui renommé comme l'un des plus beaux du monde, remarquable surtout par sa forme et par la façon parfaite dont il est taillé. Cette pierre, dont on connaît les origines, tient le septième rang parmi les plus beaux diamants. Sa valeur est estimée à plus d'un million. Après avoir appartenu au Trésor de la France, il fait aujourd'hui partie des belles collections des princes Yusouff. Il est permis de supposer que le diamant de Charles le Téméraire fut un des premiers taillés à Bruges.

Le nom de brillant fut donné au diamant dès que l'on eut découvert le moyen d'en tirer ses remarquables effets.

La Cour d'Espagne, après la découverte du nouveau monde, retourna du Brésil, au Mexique, des horreurs d'une insupportable violence. Les pâles Infantes, ces cailloux, mais dits de leurs doigts effilés de véritables trésors. On les montait fort mal, et les plus beaux diamants étaient à moitié enboîtés dans l'or, dont les Espagnols estimaient par dessus tout la valeur.

Le trésor de la couronne de France commença de s'enrichir sous François Ier. Cependant, c'est surtout avec Anne d'Autriche, qui apportait en dot de splendides bijoux, que se développa le luxe des diamants. Les fêtes de la Reine qui ont fourni un des plus émouvants chapitres de «Trois Mousquetaires», existèrent réellement. Ils furent réellement donnés par la Reine elle-même au duc de Buckingham. Louis XIV écrivit, en souvenir du goût de sa mère pour les pierres.

C'est à dater de son règne que le diamant devint une des bases de la grande parure pour les hommes aussi bien que pour les femmes.

A cette cour, où la galanterie prenait toutes les formes du luxe, sous un prince si net et généreux, que d'après les chroniqueurs dans lesquels les diamants jouèrent quelque rôle! Ce n'est que par les ducs de Montpensier, par la Reine au lieu de la Fontainebleau, afin de

L'AIGLE MOURANT

Un monument français à Waterloo — Les membres de la «Sabretache» — Pour payer la pierre et le bronze.

Le provebe est toujours vrai: «De la coupe aux lèvres, il y a loin». Les membres de la Société d'histoire militaire, de la Sabretache, vont bientôt s'en apercevoir.

Mus par la patriotique désir de rendre hommage aux braves tombés pour la France à Waterloo, ils avaient décidé naguère d'élever un monument à l'endroit même où, sur le terrain de la bataille épicure, le dernier carré de la vieille garde s'était fait écraser pour soutenir le retrait.

L'emplacement, ils l'avaient déjà. Leur projet fut par trois fois refusé par le conseil municipal. Le même sentiment de piété nationale: MM Henry Housaye, le marquis de Nauroy et Gustave Larroumet. Le monument avait été commandé à Gérôme, et l'autre jour, dans leur banquet annuel, les cent dix sociétaires de la Sabretache acclamèrent M. Henry Housaye, annonçant l'inauguration prochaine, à Plancoët, du monument élevé aux derniers combattants de la Grande Armée.

Il ne semble pas que les choses doivent aller si vite. C'est, du moins, l'avis qu'exposait, l'autre jour, M. Gérôme.

—Il n'y a pas assez d'argent.... Pour élever un monument digne des braves tombés là-bas; il faudrait une trentaine de mille francs... juste de quoi payer la pierre et le bronze; car, vous le pensez bien, je suis très heureux, moi, d'offrir mon idée, mon temps, mes forces....

—Et votre talent, maître, lui dit-on. —Ne parlons pas de cela, dit M. Gérôme avec un sourire, voulez-vous!... Je n'ai donc qu'il faudrait 30,000 francs. Or, la Sabretache n'a à réuni que 7,000 et elle ne veut pas ouvrir de souscription. Si elle en ouvrait, je suis un bon Français qui se chargerait, à lui tout seul, de tous les frais. Mais jusqu'à la décision des sociétaires de la Sabretache est formelle: pas d'argent en dehors des souscriptions de ses membres.... Les frais indispensables ne sont donc pas prêts d'être couverts—pour l'instant, du moins.... Voulez-vous voir le projet?

Le projet est superbe, il n'y a pas autre chose à en dire. Sur une pyramide, tronquée, symbole de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

A demi-renversé, l'aigle, le bec ouvert dans un demi-cri, cripe ses serres sur la hampe d'un drapeau qui s'effioche. Et c'est tout, et la vision est tragique et le morceau digne des plus grands maîtres.

Il serait vraiment déplorable que faute d'argent, cette œuvre monumentale achevée, elle aurait, basse et sujet compris, une quinzième et dernière partie de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

Bien que la production les diamants soit plus active que jamais depuis la découverte des mines diamantifères du Cap, les riches écrits se font de plus en plus rares. En revanche, toute femme possède au moins quelques brillants.

Et ce qui était autrefois le lot des privilégiés, est tombé dans la circulation générale. Les premiers diamants trouvés dans les mines du Cap étaient taillés de façon à faire éclater des diamants de l'Inde et du Brésil, mais la richesse des mines de Kimberley ne laisse rien à désirer, paraît-il, sans le rapport de la grosseur aussi bien que de la teinte des pierres.

En convoitant la terre natale des Boërs héroïques, l'Angleterre n'oublie pas que la puissance de l'Empire se soutient tant que ses galions, chargés des trésors du nouveau monde, lui rapportent le tribut des royaumes conquis par les Fernand Cortès et les Christophe Colomb.

LE TREFLE À QUATRE FEUILLES. Dans le cher médaillon que vous m'avez donné, un trefle sous du verre et, en médaillon, ses quatre feuilles d'espérance.

LES PENSEES. Les larmes au vent une douleur plus forte que la volonté. La Poésie et l'Amour, classique-ment associés, jadis en d'innombrables travaux de fantaisie et d'art, diffèrent tout de même sur de grands points. Ainsi la Poésie vivait d'images, et l'Amour n'a jamais souffert de comparaisons.

L'AIGLE MOURANT

Un monument français à Waterloo — Les membres de la «Sabretache» — Pour payer la pierre et le bronze.

Le provebe est toujours vrai: «De la coupe aux lèvres, il y a loin». Les membres de la Société d'histoire militaire, de la Sabretache, vont bientôt s'en apercevoir.

Mus par la patriotique désir de rendre hommage aux braves tombés pour la France à Waterloo, ils avaient décidé naguère d'élever un monument à l'endroit même où, sur le terrain de la bataille épicure, le dernier carré de la vieille garde s'était fait écraser pour soutenir le retrait.

L'emplacement, ils l'avaient déjà. Leur projet fut par trois fois refusé par le conseil municipal. Le même sentiment de piété nationale: MM Henry Housaye, le marquis de Nauroy et Gustave Larroumet. Le monument avait été commandé à Gérôme, et l'autre jour, dans leur banquet annuel, les cent dix sociétaires de la Sabretache acclamèrent M. Henry Housaye, annonçant l'inauguration prochaine, à Plancoët, du monument élevé aux derniers combattants de la Grande Armée.

Il ne semble pas que les choses doivent aller si vite. C'est, du moins, l'avis qu'exposait, l'autre jour, M. Gérôme.

—Il n'y a pas assez d'argent.... Pour élever un monument digne des braves tombés là-bas; il faudrait une trentaine de mille francs... juste de quoi payer la pierre et le bronze; car, vous le pensez bien, je suis très heureux, moi, d'offrir mon idée, mon temps, mes forces....

—Et votre talent, maître, lui dit-on. —Ne parlons pas de cela, dit M. Gérôme avec un sourire, voulez-vous!... Je n'ai donc qu'il faudrait 30,000 francs. Or, la Sabretache n'a à réuni que 7,000 et elle ne veut pas ouvrir de souscription. Si elle en ouvrait, je suis un bon Français qui se chargerait, à lui tout seul, de tous les frais. Mais jusqu'à la décision des sociétaires de la Sabretache est formelle: pas d'argent en dehors des souscriptions de ses membres.... Les frais indispensables ne sont donc pas prêts d'être couverts—pour l'instant, du moins.... Voulez-vous voir le projet?

Le projet est superbe, il n'y a pas autre chose à en dire. Sur une pyramide, tronquée, symbole de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

A demi-renversé, l'aigle, le bec ouvert dans un demi-cri, cripe ses serres sur la hampe d'un drapeau qui s'effioche. Et c'est tout, et la vision est tragique et le morceau digne des plus grands maîtres.

Il serait vraiment déplorable que faute d'argent, cette œuvre monumentale achevée, elle aurait, basse et sujet compris, une quinzième et dernière partie de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

Bien que la production les diamants soit plus active que jamais depuis la découverte des mines diamantifères du Cap, les riches écrits se font de plus en plus rares. En revanche, toute femme possède au moins quelques brillants.

Et ce qui était autrefois le lot des privilégiés, est tombé dans la circulation générale. Les premiers diamants trouvés dans les mines du Cap étaient taillés de façon à faire éclater des diamants de l'Inde et du Brésil, mais la richesse des mines de Kimberley ne laisse rien à désirer, paraît-il, sans le rapport de la grosseur aussi bien que de la teinte des pierres.

En convoitant la terre natale des Boërs héroïques, l'Angleterre n'oublie pas que la puissance de l'Empire se soutient tant que ses galions, chargés des trésors du nouveau monde, lui rapportent le tribut des royaumes conquis par les Fernand Cortès et les Christophe Colomb.

LE TREFLE À QUATRE FEUILLES. Dans le cher médaillon que vous m'avez donné, un trefle sous du verre et, en médaillon, ses quatre feuilles d'espérance.

LES PENSEES. Les larmes au vent une douleur plus forte que la volonté. La Poésie et l'Amour, classique-ment associés, jadis en d'innombrables travaux de fantaisie et d'art, diffèrent tout de même sur de grands points. Ainsi la Poésie vivait d'images, et l'Amour n'a jamais souffert de comparaisons.

L'AIGLE MOURANT

Un monument français à Waterloo — Les membres de la «Sabretache» — Pour payer la pierre et le bronze.

Le provebe est toujours vrai: «De la coupe aux lèvres, il y a loin». Les membres de la Société d'histoire militaire, de la Sabretache, vont bientôt s'en apercevoir.

Mus par la patriotique désir de rendre hommage aux braves tombés pour la France à Waterloo, ils avaient décidé naguère d'élever un monument à l'endroit même où, sur le terrain de la bataille épicure, le dernier carré de la vieille garde s'était fait écraser pour soutenir le retrait.

L'emplacement, ils l'avaient déjà. Leur projet fut par trois fois refusé par le conseil municipal. Le même sentiment de piété nationale: MM Henry Housaye, le marquis de Nauroy et Gustave Larroumet. Le monument avait été commandé à Gérôme, et l'autre jour, dans leur banquet annuel, les cent dix sociétaires de la Sabretache acclamèrent M. Henry Housaye, annonçant l'inauguration prochaine, à Plancoët, du monument élevé aux derniers combattants de la Grande Armée.

Il ne semble pas que les choses doivent aller si vite. C'est, du moins, l'avis qu'exposait, l'autre jour, M. Gérôme.

—Il n'y a pas assez d'argent.... Pour élever un monument digne des braves tombés là-bas; il faudrait une trentaine de mille francs... juste de quoi payer la pierre et le bronze; car, vous le pensez bien, je suis très heureux, moi, d'offrir mon idée, mon temps, mes forces....

—Et votre talent, maître, lui dit-on. —Ne parlons pas de cela, dit M. Gérôme avec un sourire, voulez-vous!... Je n'ai donc qu'il faudrait 30,000 francs. Or, la Sabretache n'a à réuni que 7,000 et elle ne veut pas ouvrir de souscription. Si elle en ouvrait, je suis un bon Français qui se chargerait, à lui tout seul, de tous les frais. Mais jusqu'à la décision des sociétaires de la Sabretache est formelle: pas d'argent en dehors des souscriptions de ses membres.... Les frais indispensables ne sont donc pas prêts d'être couverts—pour l'instant, du moins.... Voulez-vous voir le projet?

Le projet est superbe, il n'y a pas autre chose à en dire. Sur une pyramide, tronquée, symbole de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

A demi-renversé, l'aigle, le bec ouvert dans un demi-cri, cripe ses serres sur la hampe d'un drapeau qui s'effioche. Et c'est tout, et la vision est tragique et le morceau digne des plus grands maîtres.

Il serait vraiment déplorable que faute d'argent, cette œuvre monumentale achevée, elle aurait, basse et sujet compris, une quinzième et dernière partie de la campagne d'Égypte, cette aurore de la gloire napoléonienne, un aigle lutté désespérément, contre un ennemi qui lui a fracassé les ailes. L'une d'elles retombe brisée, l'autre, toute grande éployée est déchaînée par les balles comme un drapeau en berne.

Bien que la production les diamants soit plus active que jamais depuis la découverte des mines diamantifères du Cap, les riches écrits se font de plus en plus rares. En revanche, toute femme possède au moins quelques brillants.

Et ce qui était autrefois le lot des privilégiés, est tombé dans la circulation générale. Les premiers diamants trouvés dans les mines du Cap étaient taillés de façon à faire éclater des diamants de l'Inde et du Brésil, mais la richesse des mines de Kimberley ne laisse rien à désirer, paraît-il, sans le rapport de la grosseur aussi bien que de la teinte des pierres.

En convoitant la terre natale des Boërs héroïques, l'Angleterre n'oublie pas que la puissance de l'Empire se soutient tant que ses galions, chargés des trésors du nouveau monde, lui rapportent le tribut des royaumes conquis par les Fernand Cortès et les Christophe Colomb.

LE TREFLE À QUATRE FEUILLES. Dans le cher médaillon que vous m'avez donné, un trefle sous du verre et, en médaillon, ses quatre feuilles d'espérance.

LES PENSEES. Les larmes au vent une douleur plus forte que la volonté. La Poésie et l'Amour, classique-ment associés, jadis en d'innombrables travaux de fantaisie et d'art, diffèrent tout de même sur de grands points. Ainsi la Poésie vivait d'images, et l'Amour n'a jamais souffert de comparaisons.

LES ARTISTES

LE MARCHÉ DE CASTELLANE A raconté dans ses Mémoires comment Houdon, l'auteur de la statue de Voltaire, fallit être guillotiné sous la Terreur et ne dut qu'à l'ingéniosité de Barère d'échapper à la mort, Mme Houdon, prévenue que son mari, inscrit parmi les «suspects», allait être arrêté, courut au ministère de l'intérieur pour implorer Barère: —Madame, lui répondit celui-ci si l'intervoyais pour Houdon un moyen de salut, je n'hésiterais pas à l'employer. Mais David s'est mis dans la cervelle de faire guillotiner tous les autres artistes. Or, il est tout-puissant et pas un peintre, pas un sculpteur n'est sûr d'avoir encore d'ici quelque temps, sa tête sur son cou!...

Mme Houdon, désespérée de cette réponse, n'avait plus qu'à sortir quand Barère la rappela. —Que fait maintenant votre mari? —Ce qui fait! —Oui, quel le livre? —Un livre de théologie. —Et qui est-ce qu'elle représente? —Une femme tenant et regardant un rouleau de papier. —Cette femme est-elle belle? —Oui, très belle. —Eh bien! Madame, Houdon est sauvé.... Ne me demandez pas comment.... Voilà l'heure de l'assemblée; je n'ai que le temps de m'y rendre.... Laissez-moi....

Et Barère, quelques instants plus tard, montait à la tribune: —Citoyens, déclarai-je, j'ai le plaisir d'annoncer aux représentants du pays qu'un grand artiste, justement illustre dans le monde entier, le citoyen Houdon, vient de terminer une œuvre inspirée des plus purs sentiments civiques. Cette œuvre, citoyens, représente la Liberté méditant sur la Constitution....

A ces mots, des applaudissements, des acclamations retentirent sur tous les bancs. Des remerciements furent votés, d'enthousiasme, au citoyen Houdon et c'est ainsi que l'auteur de la statue de Voltaire fut épargné par l'échafaud.

LE NOUVEAU MINISTRE DE LA GUERRE D'Italie. Rome, 7 avril.—Le général Corriano Penzia a été nommé ministre de la guerre, à la place du général Merri, qui a donné sa démission en janvier.

HISTOIRE D'AMOUR

Il était une fois une princesse blonde... Ce début de quelque joli conte de fée qui sera notre enfance pourrait presque servir de préface au charmant et poétique roman d'amour de l'archiduchesse Stéphanie et du comte Lonyay, qui s'ébaucha naguère sur les bords de la Tamise, dans la joyeuse animation d'un bal, tandis que les sons d'une valse languissante rythmaient le bruissement de soies et de dentelles, et qui s'achevait hier au fond d'un palais de marbre et de verdure que baignait les flots éternellement bleus de l'Adriatique— et qui s'achevait par un mariage!

N'est-ce pas là le dénouement traditionnel des contes de fée, faits pour laisser à notre imagination sensitive d'enfant, troublée par les péripéties d'une histoire fantastique, l'impression rassurante que tout finit bien?

Le mariage de l'archiduchesse Stéphanie n'est cependant pas un conte de fée.... Il n'a rien d'in vraisemblable, rien de déconcertant: c'est le dernier épisode d'une de ces aventures étranges et jolies, profondément humaines, où le cœur, peu à peu, se dégage des «attitudes» que les conventions sociales et mondaines lui avaient imposées, pour s'élever jusqu'à ce rêve sublime qu'il n'a fait qu'évoquer à travers les souvenirs mélancoliques du passé ou les angoisses du présent.

L'archiduchesse jeune encore, gracieuse et belle, ne connaissait jusqu'alors de la vie que les éboulancements et les larmes. A vingt ans la destinée semblait l'avoir accueillie avec un sourire plein de promesses... elle devait être appelée à régner sur un des plus grands peuples du monde, lorsqu'un soir, elle apprend que son mari, l'archiduc Rodolphe, vient d'être la victime d'un de ces drames sanglants dont le mystère n'a jamais été pénétré.

Il lui restait sa fille. Pendant dix années elle accomplit avec une touchante abnégation son devoir maternel, trouvant une consolation très douce dans cette enfant dont la tendresse apaisait son cœur meurtri, et dans l'affection de l'impératrice Elisabeth qui, elle aussi, connaissait la souffrance. Et à l'époque où redoublait les printemps, cette souveraine délicate et lettrée, interrompait ses promenades solitaires à travers l'Europe, cette princesse, éprise d'idéal, s'éloignait discrètement de l'éclat des fêtes de la Cour impériale: toutes deux venaient chercher, pendant quelques semaines, le recueillement et le silence dans cette villa florentine de Miranar, où elles avaient fixé en quelque sorte la mélodie de leur Réve....

Un jour, pourtant, l'une ne revint plus... Un grave complot l'avait frappée au cœur. L'autre n'osa plus affronter la solitude de ces lieux tout imprégnés de la personnalité si attachante de celle qui avait disparu et elle voulut à son tour connaître l'ère joyeuse des sensations nouvelles en promenant sa mélancolie sous d'autres cieux.

C'est ainsi que la destinée la mit un soir en présence du comte Lonyay. Le rencontre se produisit pendant un bal à l'ambassade d'Autriche. Le comte Lonyay, simple secrétaire d'ambassade, tomba éperdument amoureux de l'archiduchesse. Etrange de son air

LES ARTISTES

LE MARCHÉ DE CASTELLANE A raconté dans ses Mémoires comment Houdon, l'auteur de la statue de Voltaire, fallit être guillotiné sous la Terreur et ne dut qu'à l'ingéniosité de Barère d'échapper à la mort, Mme Houdon, prévenue que son mari, inscrit parmi les «suspects», allait être arrêté, courut au ministère de l'intérieur pour implorer Barère: —Madame, lui répondit celui-ci si l'intervoyais pour Houdon un moyen de salut, je n'hésiterais pas à l'employer. Mais David s'est mis dans la cervelle de faire guillotiner tous les autres artistes. Or, il est tout-puissant et pas un peintre, pas un sculpteur n'est sûr d'avoir encore d'ici quelque temps, sa tête sur son cou!...

Mme Houdon, désespérée de cette réponse, n'avait plus qu'à sortir quand Barère la rappela. —Que fait maintenant votre mari? —Ce qui fait! —Oui, quel le livre? —Un livre de théologie. —Et qui est-ce qu'elle représente? —Une femme tenant et regardant un rouleau de papier. —Cette femme est-elle belle? —Oui, très belle. —Eh bien! Madame, Houdon est sauvé.... Ne me demandez pas comment.... Voilà l'heure de l'assemblée;